

ANGE S. VLACHOS

VICTOIRE OUBLIÉE

Il est particulièrement déconcertant, tant pour ceux qui ont vécu les années de cauchemar de la 2eme Guerre Mondiale que pour ceux qui ne connaissent que par la lecture les hauts faits de l'armée grecque en Albanie (d'où elle fût brusquement attaquée par l'Italie fasciste), que de voir dans les grands dictionnaires parus dans les dernières décennies, aussi bien que dans les ouvrages historiques, une seule brève mention: «Attaque de l'Italie contre la Grèce» suivie, après quelques lignes sur d'autres sujets, d'une autre brève mention: «Intervention de l'Allemagne en Grèce».

Cette double mention est doublement déconcertante. En premier parce-qu'il n'est pas fait mention de la contre - offensive grecque en Albanie, qui renversa, en une semaine, l'adversaire et le poursuivit en profondeur lui infligeant une défaite sévère, première brèche au prestige jusqu'à intact du «Pacte d'Acier» Berlin - Rome, effondrement irréparable du moral en Italie. En second il n'est presque rien dit de l'attaque du colosse allemand contre la Grèce ni de l'opération lancée contre la Crète par le Haut Commandement Allemand, opération qui fut tactiquement une réussite puisque la grande île fut à son tour occupée, mais qui fut stratégiquement erreur décisive puis qu'elle se solda par la perte de 15.000 hommes (parachutistes pour la plupart), élite de l'élite de l'armée allemande. C'est en Crète, défendue par des unités grecques, australiennes et neozélandaises, que s'émoussa la pointe de la lance teutone. Ces unités d'excellence auraient pu porter des coups très graves et peut-être décisifs contre les positions anglaises, quasi dégarnies, dans le Moyen-Orient (Iraq, Iran, Syrie, Paléatine), coups qui auraient entreinés la perte des pétroles de Mossoul et l'isolement de la Turquie.

Mais ce qui fut crucial pour l'évolution générale du conflit mondial, ce fut le retardement du lancement du plan «Barberousse» contre l'U.R.S.S. retardement qui causa le premier grand échec des Allemands, au début de l'hiver précoce de 1941, devant Moscou sur la ligne Kalouga-Mojzajsk - Rhev.

Sans aucun doute l'opinion mondiale est, aujourd'hui, trop occupée et trop angoissée par l'affrontement des deux superpuissances et par la menace qui plane sur la terre entière, d'un cataclysme qui signifierait la fin de l'Histoire. Mais ce n'est pas, là, une justification valable pour ceux qui se penchent sur le passé d'hier et qui le présentent aux géné-

raisons d'aujourd'hui et de demain dans leurs œuvres et dans l'espoir que cela leur servira de leçon. Le seul fait d'écrire une Histoire de la 2eme guerre mondiale est un acte d'optimisme qui devrait imposer, à celui qui entreprend un tel ouvrage, un exposé des événements plus précis et plus détaillé.

Souvent le mémoire est défaillante, (et cela est naturel) ou sélective volontairement (et cela n'est pas excusable). L'historien doit, avant tout «être sans peur, libre, incorruptible, ami de la franchise et de la vérité, ne partageant ni haine ni amitié, d'un jugement égal et d'une bonne disposition pour tous, étranger et apatride dans ses livres, un réfléchissant pas à telle ou telle opinion qui sera exprimée mais écrivant ce qui est advenu».

Sans doute ces conseils de Lucien de Samosate sont plus facilement applicables par les historiens de faits contemporaine qu'ils exposent que par ceux qui s'occupent du lointain passé.

Mais il y a à peine 35 ans que la 2eme Guerre Mondiale a pris fin et d'innombrables livres à sujet général ou à sujet spécifique ont été publiés jusqu'ici, tous étant marqués par la lacune d'un chapitre consacré aux premières victoires que donnait la Grèce au Monde Libre contre l'Axe Berlin - Rome.

C'est au petit matin du 28 octobre 1940 que s'ouvre ce chapitre (quand l'Europe entière, l'Angleterre exceptée, gisait prostrée aux pieds de l'Allemagne) quand l'Ambassadeur d'Italie réveillait le Premier Ministre de Grèce J. Metaxas, à 3 heures après minuit pour lui remettre l'ultimatum — d'un délais de 3 heures — par lequel Mussolini lui demandait de livrer la Grèce à l'Italie. La réponse fut simple est immédiate: «Alors, Monsieur l'Ambassadeur, c'est la guerre».

Ce fut une guerre inégale mais désastreuse pour l'Italie, glorieuse pour la Grèce. Avant même qu'expire l'ultimatum, les troupes italiennes — stationnées en Albanie depuis 16 mois et très supérieures en nombre — commençaient leur avance dans le massif du Pinde, en Epire. Mais en même temps toute la Nation, réveillée à l'aube par les sirènes d'alarme se levait tel un seul homme et courait aux armes envahissant les casernes de dépôts pour y être enrôlée avant même que la mobilisation générale ne soit déclarée. Les troupes de couverture eurent alors la rude charge de ralentir l'avance italienne dans les massifs de l'Epire, jusqu'à l'arrivée de renforts, tandis que les unités grecques, stationnées en Macédoine de l'ouest prénaient l'offensive dès le 2 novembre et avançaient ayant comme objectif Korytza, deuxième ville de l'Albanie et base essentielle de l'armée italienne. Dans le secteur du centre la contre-attaque grecque

fut vivement menée dans des conditions de difficultés extrêmes (même les paysannes de la région chargeaient, à dos, des obus pour ravitailler l'artillerie) et eut comme résultat la déconfiture complète des divisions alpines italiennes, unités d'élite qui laissaient sur le champ de bataille des milliers de prisonniers et des montagnes de matériel et se rempilaient en déroute pour sauver le peu qui leur restait.

Le retentissement de ces premières victoires fut mondial, et, après dix jours quand s'effondrait l'aile gauche italienne et que l'armée grecque occupait Korytza après de durs combats, Churchill disait aux Communes: «Dorénavant nous ne dirons plus que les Grecs combattent comme des héros mais que les héros combattent comme des Grecs».

Il eut suffi, alors, que l'aviation anglaise développe une action décisive contre les ports de débarquement d'Albanie (Valona, Durazzo) pour que l'armée italienne d'Albanie fut anéantie. Mais la R.A.F. engagée dans la bataille de Lybie n'avait pas de forces suffisantes pour cette double tâche. Ainsi, après avoir perdu le quart du territoire albanais, les forces italiennes parvenaient à stabiliser le front, aidées en cela par l'hiver très dur qui survenait. Mussolini, honteux d'avoir subi un tel échec dans une entreprise qu'il avait lancée pour affermir son prestige auprès de Hitler, décida de préparer une offensive de grand style pour le printemps de 1941 espérant culbuter le front grec et ouvrir le chemin de la victoire vers Athènes. Après avoir réuni des forces considérables dans les secteurs du centre, il se rendit lui-même en Albanie pour assister en personne à «l'Offensive du Printemps». Avant son départ il écrivait, de Rome, au général-en-chef du front d'Albanie Cavallero dans une lettre personnelle: «Jusqu'ici nous avons été l'enclume. Maintenant nous devons devenir le marteau». Voulant être témoin en personne de la victoire certaine qu'il se promettait, il suivit les opérations offensives du poste d'observation Koparit. Il y resta sept jours, suivant les efforts désespérés de 5 divisions d'élite qui essayaient, en vain, de repousser, ne fut ce que de quelques centaines de mètres les positions grecques. Dégouté d'avoir été, encore une fois l'enclume il s'en retourna à Rome ne se doutant que vaguement de l'indignation que son nouvel échec avait provoquée chez Hitler dont tous les plans se trouvaient bouleversés. Le dictateur Espagnol Franco, tenait ferme à la neutralité et la campagne d'Albanie était un abcès de fixation pour l'Italie. Donc le Führer qui, de longue date avait les yeux tournés vers l'U.R.S.S. fut obligé d'intervenir dans les Balkans pour pouvoir lancer son plan «Barberousse» contre la Russie sans laisser dans ses arrières une situation qui pourrait prendre une tournure très grave. L'intervention

allemande dans les Balkans, conduite par le maréchal von List ne fut pas une opération éclairée telle que l'espérait le Haut-Commandement Allemand. La résistance de la Grèce, assistée par un corps expéditionnaire formé d'Australiens et de néozélandais, ne cessa, en fait, qu'en Crète, ce qui coûta à Hitler deux précieux mois qui retardèrent la déclaration de guerre contre l'U.R.S.S.

Ce fut là, le salut pour Moscou et pour les Alliés comme le proclamait Staline lui-même le 27 février 1942 s'adressant aux Grecs par la radio-Moscou. Il leurs disait: «Vous avez combattu sans armes contre un ennemi bien armé et vous avez vaincu, petits contre des grands et vous l'avez importé. Et cela ne pouvait être autrement car vous êtes des Grecs. En tant que Russes, en tant qu'hommes nous reconnaissons que grâce à vos sacrifices nous avons eu le temps de nous préparer et de nous défendre. Nous vous en sommes reconnaissants».

Dans le tumulte des événements actuels il est, encore, possible d'enregistrer des faits et de recueillir des documents relatifs à la conduite et à l'évolution de la 2ème Guerre Mondiale afin qu'elle ne soit ni oubliée ni déformée par le Temps:

«Il est, à mon avis, bien difficile et malaisé d'avoir entière connaissance de la vérité des choses anciennes par les mouvements des historiens, attendu que les successeurs ont la longueur du temps qui leur brouille et offusque la nette intelligence des affaires; et l'histoire qui est écrite du vivant des hommes dont elle parle et du temps et des choses dont elle fait mention, quelque fois par haine et par envie, et quelques fois par faveur ou par flatterie, déguise et corrompt la vérité». (Plutarque - traduction Armyot).